

# PRÉFACE À LA TRADUCTION FRANÇAISE DE «L'EMPIRE AMÉRICAIN: L'HEURE DU PARTAGE» DE FAREED ZAKARIA

Hubert Vedrine

*Hubert Védrine a rédigé la préface de la traduction française du livre de Fareed Zakaria, «L'Empire américain: L'heure du partage»*



«APRES L'EMPIRE» Fareed Zakaria est un brillant analyste américain, originaire de l'Inde, devenu éditeur de Newsweek International. Il se rappelle encore avec émotion de ce jour de 1982 où il prit l'avion à Bombay pour une université américaine où il fut merveilleusement accueilli, d'où sa gratitude et sa conviction que l'Amérique restera forte tant qu'elle restera ouverte. Néanmoins dans cet essai percutant, et alors que tant d'analystes ou de politiques occidentaux, depuis la chute de l'URSS, se sont complus dans leur nombrilisme, leurs illusions, ou leurs phobies, Fareed Zakaria va droit au fait majeur du moment: non pas le déclin de l'Occident, mais la montée des émergents «conséquence ironique de soixante ans d'action américaine pour ouvrir et américaniser le monde», qui prive l'Occident de son monopole historique. Certes nous ne sommes pas encore dans «the post american world», titre volontairement provocateur de son essai, traduit en français par «Après l'Empire», comme le démontrent les attentes envers Obama. Mais malgré tout, pour les occidentaux, européens puis américains, une longue et exceptionnelle période entamée au XVIème siècle s'achève. La vision économique globale fondamentalement libérale et d'un optimisme très «pré crise» de Fareed Zakaria ne l'empêche pas d'être sur la géopolitique d'une lucidité très éclairante. Il constate ainsi la montée en puissance de forces politiques protestataires mondiales, anti occidentales et surtout l'émergence des BRICM (les désormais célèbres BRIC plus «M» pour Mexique), disons BRIC ++ car les listes de ces émergents varient. Extrapolant cette tendance, il considère avec sérieux, voire avec un peu de provocation ou, en tous cas, d'anticipation, l'hypothèse d'un monde qui, pour la première fois depuis un demi millénaire -cinq siècles après que l'empereur de Chine ait mis un terme aux expéditions maritimes lointaines de l'amiral Zheng He - serait «non occidental». En tout cas, pas exclusivement occidental. Mais pas forcément anti-américain pour autant, plutôt «post-américain». Zakaria relativise cette anticipation en affirmant que le modernisme occidental a tant transformé le monde que la fin du monopole occidental de la puissance ne signifie pas la fin du modernisme à l'occidentale. Si les Etats-Unis sont un jour dépassés, ce sera par leur succès. Pour approfondir son analyse, Fareed Zakaria consacre deux chapitres très argumentés aux forces et faiblesses des deux principaux émergents: le «challenger» (la Chine) et «l'allié» (l'Inde), et à leur relation. Pour lui, l'Inde est le pays le plus pro américain du monde et son potentiel d'alliance avec les Etats-Unis est une force. Peut-être cette remarque s'explique-t-elle aussi parce qu'il est conscient que l'Inde ne sera pas avant longtemps une puissance globale et qu'il admet que s'il y avait compétition entre l'Inde et la Chine, cette dernière l'aurait pour le moment et pour longtemps clairement emporté. La politique de la Chine lui paraît à certains égards conçue pour pousser lentement mais sûrement l'Amérique sur la touche, sûre de sa victoire finale à l'issue d'une nouvelle guerre froide qui n'aura pas dit son nom. Ce qui ne veut pas dire que c'est ce qui se passera. Et il y existe des scénarios plus encourageants d'une Chine plus coopérative. Dans les deux derniers chapitres - «American power» et «American purpose» - Zakaria traite des possibles réponses américaines. Il y propose pour l'Amérique une politique radicalement différente de celle qu'avait mené la Grande-Bretagne, à la fin du XIXème siècle, quand son empire déclinait. Profitant de la poursuite de l'isolationnisme américain, elle s'était extenuée à maintenir sa prédominance impériale et sa domination monétaire déjà fragilisée, plutôt que de moderniser son économie. Cela avait retardé l'échéance, mais n'avait pas enrayé son inexorable déclin économique, d'autant qu'elle s'était affaiblie en menant l'inutile guerre des Boers. L'étonnant aux yeux de Zakaria est même que l'empire britannique ait survécu si longtemps et que Churchill ait pu être présent à Yalta, sommet américano-soviétique en fait. Rien de tel, assure-t-il (avant la crise...), ne menace les Etats-Unis d'aujourd'hui dont l'économie, à la différence de la Grande Bretagne du début du XXème siècle, et malgré ses propres faiblesses (endettement, etc.) et la guerre en Irak, reste prodigieusement puissante et créatrice, notamment dans les industries et technologies du futur: nanotechnologies, biotechnologies, etc. Etats-Unis qui disposent en outre selon lui d'une arme secrète, en tous cas par rapport à l'Europe, et grâce à l'immigration, leur démographie. Ce qui ne va pas aux Etats-Unis, insiste l'auteur (ce qui n'allait pas?), outre les écoles et les infrastructures, c'est la politique: selon lui les Américains devaient s'intéresser au monde extérieur, aux langues et aux cultures des autres. «Les américains n'ont jamais développé, déplore-il dans un euphémisme, la capacité à se mouvoir à l'intérieur des mondes des autres peuples». Dont acte. Il est toujours temps de le faire: après tout, l'Amérique s'est montrée capable, depuis la parution de cet ouvrage, d'élire un brillant intellectuel charismatique exceptionnellement conscient des réalités du monde, Barack Obama. Selon Zakaria, la politique américaine avait perdu, sous Bush II pour la quatrième fois depuis 1945 (fin des années 50, début des années 70, milieu des années 80), son fil conducteur. Les Américains doivent la reconstruire. Comment? En ne s'inspirant pas de la Grande Bretagne mais de Bismark, qui avait su, à la fin du XIXème siècle, faire de l'Allemagne récemment unifiée l'honnête courtier de l'Europe, le «hub» du système européen. «Be Bismark, not Britain», résume-t-il. Le but de l'Amérique devrait être le même, à l'échelle du monde: entretenir de meilleurs relations avec tous les autres pays que chacun d'entre eux n'en a avec les autres, être «le pivot du système international». Selon Zakaria, les Etats-Unis disposent pour cela d'un immense atout: presque tous les pays préfèrent encore le leadership global des Etats-Unis à l'hégémonie plus proche d'un géant régional. Les pays d'Asie ne souhaitent pas une hégémonie chinoise, etc. Evidemment cela suppose que les Etats-Unis adoptent un comportement différent de celui d'une superpuissance dominatrice, qu'ils consultent les autres et d'abord leurs alliés, qu'ils coopèrent et renforcent leur capacité à former des coalitions, soit exactement ce qu'Obama a entrepris. Parmi les conseils que Zakaria donnait par avance à la nouvelle administration américaine certains sont superflus pour l'Europe (construire des institutions et des mécanismes larges). D'autres encore - «se libérer de la peur»- concerne plus les Etats-Unis (la nation la plus puissante de l'histoire, et la plus terrorisée!) que l'Europe. En revanche l'injonction «choisir», clarifier les objectifs et les stratégies est aussi valable pour les Européens que pour les Américains. Nous ne sommes pas, ou plus, nous Européens, à un stade post-impérial. Mais nous devons partir du même constat que Zakaria: la montée des autres puissances, l'entrée dans un monde qui ne sera plus exclusivement occidental, mais qui peut ne pas être anti-occidental si on s'y prend bien. Cela veut dire analyser lucidement cette réalité nouvelle, mesurer l'impuissance des politiques de force type Bush II/Rumsfeld; l'inefficacité de l'ingénuité européenne; la frappante inefficacité en trente ans du droit de l'Homme; tout cela formant les diverses facettes d'une même mentalité héritée d'une suprématie dépassée. Ensuite est nécessaire une stratégie européenne non pas «globale» (ce qui ne veut pas dire grand-chose) mais une stratégie adaptée à chaque pays émergent, et dont l'addition formera un tout cohérent. L'Europe ne peut pas reprendre à son compte la stratégie du «hub» suggérée par Zakaria. Mais elle peut élaborer, si les grands Etats membres se mettent d'accord entre eux, 1) une politique chinoise, russe, indienne, etc. 2) une stratégie pour faire de l'Europe la régulatrice de la mondialisation, et 3) une très ambitieuse politique écologique, et pas seulement sur le climat. Après quoi il lui sera plus facile de s'harmoniser avec les Etats-Unis. Alors que la pensée de trop d'Européens sur le monde est devenue fumeuse et stérile, sans même parler de ceux qui s'étaient laissés séduire par un manichéisme bushien et l'esprit de croisade des néoconservateurs, les réflexions stimulantes comme celles de Fareed Zakaria peuvent les aider à penser l'Europe comme une puissance utile dans le monde réel, comme un pôle du monde multipolaire, et un vrai partenaire des Etats-Unis.



Source:<https://www.hubertvedrine.net>

Homepage > Publications > Préface à la traduction française de «L'empire américain: l'heure du partage» de Fareed Zakaria



27/11/2009